

L'averse lourde de la nuit s'apaisait avec l'aube et le ciel était assez vaste pour n'être pas partout le même. Une lune incertaine tremblait sur l'horizon. Elle avait, très pâle, le gris-bleu de l'eau savonneuse.

Au jardin, des parfums verts s'élevaient à rebours des gouttes de pluie. Shākudo se tenait assise en tailleur dans un fauteuil d'osier, les deux mains refermées sur son bol de porcelaine. Devant elle, les grandes feuilles du bananier acquiesçaient lentement, à la façon des ânes qui hochent la tête devant les murs.

J'ai rejoint Shākudo sur la terrasse sans garde-corps, me suis accroupi derrière elle et lui ai passé les bras autour des épaules. Au-dessus de nous, la bâche tachée de rouille était prise de frissons.

La lune va disparaître derrière les maisons de Roche Blanche. Elle sera pleine dans trois jours, et comme à chaque nuit de pleine lune j'irai me promener. Mais plutôt que de descendre au port et de suivre le chemin sans issue de Lesataka, j'ai

décidé de piquer vers le sud, vers les collines mauves que l'on ne voit qu'à contre-jour et derrière lesquelles se trouve Legūdo, face à la mer. Il y a quelque temps déjà que l'envie m'est venue de revoir Samena et le mont Rose, l'anse de Madaraga, après Pointe Rouge, les bouts de terre et de paysage à partir de quoi mon enfance, menteuse comme elles le sont toutes, avait créé pour moi seul l'image d'un possible bonheur.

La nostalgie est injuste, comme tout ce qui s'empare avec violence du cœur des hommes. Et dans le mien, le petit radeau que je m'étais bricolé, enfant, devant une mer d'amertume et d'ennui, a autant d'éclat, pour finir, que l'épatant galion de félicité à bord duquel on vogue depuis déjà plusieurs années. Dans son abandon, la ville de Mahashima, ma ville, la ville que j'ai connue si dure, a gagné la douceur d'un songe d'après-midi.

Sans doute est-ce parce que se multiplient les signes d'un prochain changement des temps : je comprends, et cette compréhension a désormais quelque chose de douloureux, à quel point a été belle la saison que nous avons vécue ensemble, Shākudo, moi, et tous les habitants de l'ancienne capitale. La plénitude de ces quelques années, il n'y avait pourtant rien eu dans mes rêves d'enfant, dans mes espoirs de jeune homme, ni même dans les récits des vieillards – menteurs comme ils le sont tous –, qui aurait pu m'en donner la plus petite idée. La belle saison est venue, elle a resplendi, changé les êtres et la couleur des jours.

Lorsqu'elle sent mon menton sur son épaule, Shākudo lève la main pour me prendre la joue. Elle murmure: *La lune en même temps que la pluie...* Et comme c'est un poème que nous aimons tous les deux, je murmure: *Y a-t-il au ciel rien de plus émouvant?*

Nous travaillons dans la matinée à réunir, à plier et à coudre les cahiers d'un nouveau livre pour enfants. La pièce où nous nous tenons possède un grand miroir au tain brouillé. Dans ce carré changeant de ciel et d'eau, dans cet étang d'hiver mis à la verticale, les ombres et les ombres accumulées au fil des ans se soulèvent parfois comme de la vase.

Alors qu'elles sont laissées ouvertes la plupart des jours et des nuits, les portes-fenêtres au verre ancien, irrégulier, ne montrent pas la moindre trace de doigts, aucune chiure de mouche, aucun dépôt de suie ou de poussière. J'y emploie ce qu'il faut de vinaigre blanc. Les meubles et les dallages ne témoignent pas du même excès de soin. Étrangement, j'ai comme les hommes du Nord une passion pour les carreaux lavés.

Debout face à l'établi, je fais passer mon poids d'une hanche sur l'autre. Mon pouce blanchit en appuyant sur le plioir qui glisse et rompt les fibres du papier. Shākudo est assise sur une galette de paille, la tête penchée de côté, le dos droit. Sa main

s'élève, tirant le fil de lin écru, revient piquer, s'élève à nouveau, forme la dernière boucle, se saisit des ciseaux sur le plateau laqué. Ses gestes sont ronds, énergiques mais ronds, aucun signe de lutte.

— Ryoshū ? Tu viens me rincer les cheveux ?

Je n'achève pas de nouer mon paquet. Il se rouvre tandis que je descends les trois marches et m'avance, par le couloir sombre et coudé, jusqu'à la salle d'eau où la lumière infuse d'un fenestron barbouillé de feuillage. Shākudo est à croupetons sur le caillebotis. J'ôte mes espadrilles en regardant son dos luisant, le cercle que font ses hanches avec ses fesses. Je vais me saisir du broc à poignée de bois : l'eau fait d'abord gonfler sa chevelure, puis la mousse de savon roule là-dessus comme de l'écume de mer. (Je suis ému.)

Le temps s'est tout à fait levé, bleu, rose, il ne reste au ciel que de lointains nuages étirés en fuseaux.

Shākudo fume son petit cigare au soleil, debout jambes croisées sur la pierre de seuil ; d'un mouvement du menton, elle m'invite à regarder aussi : sur la selle fendillée de ma moto, qui n'a pas tourné depuis des années, un matou, yeux mi-clos, surveille les femelles et le désordre joyeux de leur progéniture. Toutes les chattes ont-elles eu des petits en même temps ? Il en déboule de sous le banc, par la porte ouverte d'une maison vide, d'entre les touffes

de pâtre sur le trottoir, de derrière le tonneau qui recueille la pluie.

La rue – qui est un peu plus large que ne sont hauts ses bâtiments, une rue comme on les aime – s’anime gentiment.

S’il arrive chaque jour des gens nouveaux, par petits groupes, qui ont réussi à franchir les monts du Nord, l’ancienne capitale est encore trop grande pour ses habitants, comme les vêtements civils d’un type sorti de l’hôpital. Mais c’est un habit qui nous va bien, un bon tissu de bonne toile, imprimé de motifs divers. Chaque rue fait monde, désormais, il n’y a plus vraiment de centre. Nous avons davantage de maisons qu’il ne nous en faut. Et si des chambres se louent encore à Mahashima, c’est le moyen, pour les solitaires, de vivre ensemble autour de gens qui font à dîner, pourvoient de bois de chauffage, d’eau pour le bain, et qui tiennent le linge, le courrier, une infime permanence dans le cours changeant des choses. Tous les affreux gourbis sont vides. Les barres de logements, au nord, à l’est, ont pris la minéralité de falaises et, désertes, elles se tiennent dans l’air brûlant comme au fond d’une mer morte.

Après les démolitions des jours de la colère, on avait mis à bas d’autres bâtiments, aux heures perdues, parce qu’ils étaient laids ou seulement pour retrouver la vue sur les collines mauves, sur la mer, sur un bel arbre qu’on avait oublié. Dans les rues, tous les

plots, bornes, bittes, ont été arrachés, les panneaux d'affichage démontés – on en a comblé quelques souterrains, des tronçons de tunnel. En revanche, et sans se concerter, on a laissé la plupart des poteaux, avec leurs grappes de clochettes de porcelaine ou de verre vert, débarrassés, pour certains, de leurs fils électriques. Ces grands mâts font de belles verticales dans le paysage. (Voici un arbre trop grand pour la courette où il a poussé, et qui déborde sur la rue et qui se défenestre avec tous ses oiseaux – mais il n'y a personne, aucun service à présent, pour juger à la place des habitants que cela fait désordre, et péril, et qu'il faut l'abattre : chacun veille, coupe les branches qui heurtent aux carreaux, accompagne le mouvement de bête de ce géant qui cherche la lumière.)

Tandis que Shākudo ramasse au jardin les pommes tombées pendant la nuit, je me rends au dépôt d'outillage du quartier pour y prendre un chariot. L'échafaudage mobile a été remisé : le père Daïku en a donc fini avec la toiture de l'école. Il y a là quelques faux et faucilles dont les lames ne sont pas belles à voir ; je m'occuperai bientôt de les redresser, si Mehmet, qui m'a appris à le faire, ne s'en est pas chargé avant.

Nous marchons d'un bon pas. Le chariot grince. On entend un bruit de pioche dans une terre mêlée de cailloux, puis ce sont des clapotements de lessive et je me remémore ce vers ancien : *Tu sais que les lavoirs sont très loin de la ville...* Insensiblement, à